

PHILIPPE DELORME

BLANCHE DE CASTILLE

ÉPOUSE DE LOUIS VIII
MÈRE DE SAINT LOUIS



HISTOIRE
DES
REINES
DE
FRANCE

Pygmalion

R

HISTOIRE
DES
REINES
DE
FRANCE

Dans l'histoire de la France, les femmes, et avant tout les reines, ont souvent régné sur le cœur et l'esprit de leur peuple, bien qu'elles n'aient pas toujours exercé le pouvoir. Pendant quinze siècles, certaines ont joué un rôle prépondérant en se montrant plus lucides, plus préoccupées du bonheur de leurs sujets, sinon plus attentives au rayonnement de la monarchie. Si les rois ont fait la France, on peut dire que les reines l'ont sans doute aimée davantage.

BLANCHE DE CASTILLE



Collection particulière de l'auteur

PHILIPPE DELORME

Spécialisé dans l'étude des dynasties royales, Philippe Delorme met à profit son érudition pour peindre de grands destins dans un style alerte et coloré. Ce fut grâce à lui qu'on acquit la certitude que Louis XVII était mort au Temple. Chez Pygmalion, il est l'auteur de six biographies consacrées à des reines de France ainsi que *Louis XVII, la vérité*.

La mère de Saint Louis, qui fut aussi la petite-fille d'Aliénor d'Aquitaine, demeure un personnage saisissant de l'Histoire de France. Catholiques et laïques n'ont cessé de saluer en elle l'éducatrice de Saint Louis et celle qui, veuve très jeune du roi Louis VIII, fit grandir son pays sous une poigne de fer en matant les féodaux.

Puisant dans les meilleures sources médiévales pour corriger l'image déformée qu'en a tracée le XIX^e siècle, Philippe Delorme révisé de fond en comble le portrait convenu d'une femme idéalisée. Il replace cette magnifique reine et régente, intelligente et cultivée, dans le cadre rayonnant du XIII^e siècle, celui des cathédrales, des premières universités et de la croisade contre les cathares.

Pygmalion

*Histoire
des Reines de France*

**BLANCHE
DE CASTILLE**

Épouse de Louis VIII, mère de Saint Louis

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

Aliénor d'Aquitaine

Isabeau de Bavière

Marie de Médicis

Anne d'Autriche

Marie-Antoinette

HORS COLLECTION

Louis XVII, la vérité

PHILIPPE DELORME

*Histoire
des Reines de France*

BLANCHE
DE CASTILLE

Épouse de Louis VIII, mère de Saint Louis



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2015, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-1632-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

L'ESPAGNE DE LA RECONQUISTA

« *Mout es bona terr'Espanha...* Fort bonne terre est l'Espagne, et les rois qui en sont les seigneurs sont polis et aimables, nobles et bons, et de courtoise compagnie. [...] C'est pour cela qu'il me plaît de rester parmi eux, [...] car sans nul conteste j'y suis aimablement retenu et gagné par le roi empereur Alphonse, par qui Jeunesse est joyeuse, car il n'est de Valeur au monde que sa valeur ne surpasse. »

Ainsi chante le Toulousain Pierre Vidal, le plus espagnol des troubadours. Alphonse VIII le Noble – ou le Bon –, père de Blanche de Castille, monte sur le trône en 1158, alors qu'il n'a pas encore trois ans. Sa vie durant, avec une ardeur infatigable, il s'efforcera de chasser les musulmans de la péninsule ibérique. Au VIII^e siècle, en effet, les cavaliers du Prophète ont traversé le détroit de Gibraltar et porté la domination du Croissant jusqu'aux plaines de Septimanie. Pourtant, des lambeaux de résistance chrétienne sont restés accrochés à quelques cantons des Asturies, de la Navarre et de l'Aragon, adossés à l'Océan et aux Pyrénées. La victoire de Covadongo, en 722, marque les prémices de la contre-offensive des « rois catholiques ».

BLANCHE DE CASTILLE

Selon la légende, un cavalier descendu du ciel, d'une blancheur étincelante, aurait bousculé les Infidèles : l'apôtre saint Jacques en personne, devenu le « Matamore » – le Tueur de Maures.

Le nom de « Castille » apparaît pour la première fois dans l'Histoire aux alentours de l'an 800, lorsque le roi des Asturies, Alphonse II le Chaste, hérissé ses confins orientaux d'un chapelet de forteresses, ou « *castillos* ». Ce « *Territorium Castellae* » n'occupe d'abord que la haute vallée du rio Trueba, territoire exigü au nord de l'actuelle province de Burgos, au pied des monts Cantabriques. Avec le X^e siècle, Alphonse III, « empereur des Espagnes », conquiert le Léon et atteint les rives du Douro. En 930, Ferdinand Gonzalez se pare, à Burgos, du titre de comte de Castille en s'émancipant de la tutelle léonaise. Après la mort du comte Garcie Sanchez, en 1029, la Castille est intégrée à un vaste ensemble dominé par le roi de Navarre, Sanche III le Grand. Mais, six ans plus tard, elle échoit en partage à son fils Ferdinand, qui l'élève au rang de royaume ¹.

De tous les coins de la Chrétienté, pèlerins et chevaliers commencent alors à prendre le chemin de Compostelle, brûlant de ferrailer contre les Infidèles et de prier sur le tombeau de Jacques le Majeur, à l'Extrême-Occident de l'Europe. Marié avec l'héritière de Léon, Ferdinand I^{er} ambitionne lui aussi de repousser à la mer les sectateurs de Mahomet. La reconquête d'Al-Andalus – l'Espagne arabe –, favorisée par l'émiettement de la puissance islamique, préfigure déjà l'élan des croisades. Par vagues irrépressibles, nobles et paysans de Castille envahissent la rive gauche du Douro et se répandent au-delà de la cordillère Centrale. Les roitelets maures des « taïfas » sont contraints d'acquitter de lourds tributs à leurs vainqueurs chrétiens.

Tolède, l'ancienne capitale wisigothique, est reprise en 1085 par Alphonse VI. Ce désastre déclenche un sursaut

1. Des arbres généalogiques, en fin de volume, permettront au lecteur de se repérer dans les parentés de rois d'Espagne et de France.

L'ESPAGNE DE LA RECONQUISTA

salutaire chez les musulmans qui appellent à leur rescousse les Almoravides d'Afrique. C'est vers cette époque que s'illustre Rodrigue Diaz de Vivar, plus connu sous le surnom de Cid – c'est-à-dire le Seigneur, en arabe. Ce mercenaire castillan, aventurier sans scrupules quoique magnifié par la littérature, n'hésite pas à trahir Alphonse VI pour se mettre au service du roi de Saragosse, Moutamin. En 1094, il se taille une principauté à Valence, où il règne au côté de son épouse, la fameuse Chimène.

À la mort d'Alphonse VI, en 1109, les Arabes ont récupéré presque toutes leurs possessions perdues, hormis Tolède. Le double trône de Léon et de Castille tombe dans l'escarcelle d'Urraque, la seule fille légitime qui restait au monarque défunt – malgré ses six épouses successives.

À ce moment du récit, il nous faut examiner l'affirmation selon laquelle les princes d'Europe – par le truchement de Blanche de Castille – seraient tous apparentés à Mahomet. Feue Madame la comtesse de Paris, dans son livre intitulé *Blanche de Castille, mon aïeule*, narre cette aimable légende en termes fort poétiques :

« Un roitelet espagnol [...] s'en fut combattre en Afrique du Nord, pour aider un cheik de ses amis dans une lutte dynastique qui l'opposait à une tribu de Sarrasins du sud de l'Espagne aux temps lointains de la première Reconquista. Il rendit de tels services à ce cheik que celui-ci, pour le remercier, lui donna sa fille en mariage. Or cette famille descendait de la fille aînée de Mahomet. Une fois de retour en Espagne, notre roitelet eut une nombreuse descendance, et une de ses arrière-petites-filles épousa un roi de Castille, aïeul de Blanche. »

Qu'en est-il de la réalité historique de ce séduisant récit ? On a parfois voulu voir dans cette mystérieuse princesse musulmane une certaine Zaïda, dite Isabelle de Séville, quatrième épouse d'Alphonse VI de Castille, vers 1098. Mais loin d'appartenir à la lignée du fondateur de l'islam, cette Zaïda – sans doute de basse extraction – n'était même pas la fille, mais seulement la belle-fille de l'émir de Séville,

BLANCHE DE CASTILLE

Mohammed II El-Mutamid. D'ailleurs, elle n'aura qu'un fils, Sanche, qui disparaîtra à l'âge de onze ans...

Certains généalogistes ont tenté de rattacher le Gotha européen au Prophète par le truchement du clan des Banu Qasi, qui a joué un rôle majeur dans la Marche supérieure de l'Espagne musulmane, autour de la vallée de l'Ebre, durant les VIII^e et IX^e siècles. Le fondateur de la lignée, le comte Cassius, un noble wisigoth et vascon converti à l'islam, aurait marié son fils aîné, Fortun ibn Qasi, avec Aïcha bint Abdelaziz, petite-fille de Moussa ibn Noçair, le conquérant arabe de la péninsule ibérique. Or, cette Aïcha serait l'arrière-arrière petite-fille d'Othman, troisième calife de l'islam, et de Rukayya, l'une des filles de Mahomet. Vers 900, l'une des descendantes de Fortun ibn Qasi et d'Aïcha, Toda, épousera Sanche I^{er} de Navarre.

On retrouve là le vague souvenir du « roitelet » et du « cheik » évoqués naguère par Isabelle d'Orléans. Hélas, il s'agit sans doute d'un mythe aussi tenace que merveilleux. La plupart des généalogistes considèrent en effet que Fatima est la seule fille de Mahomet à avoir laissé une progéniture, en l'occurrence deux fils, Hassan et Hussein, dont sont issues – parmi beaucoup d'autres – les dynasties hachémite de Jordanie et alaouite du Maroc. Quant à Rukayya, elle n'aurait donné aucun enfant au calife Othman...

En cette aube du XII^e siècle, la Castille se débat dans la tourmente. L'esprit turbulent, l'humeur inquiète et les débordements d'Urrique, héritière d'Alphonse VI, ne cessent de troubler le royaume, entraîné dans un tourbillon de guerres contre les autres États chrétiens de la péninsule. Le fils d'Urrique, Alphonse VII, lui succède en 1126. Il est né de sa première union avec Raymond de Bourgogne, comte d'Amous, de Galice et de Coïmbre. Ce fils du comte palatin de Bourgogne, Guillaume Tête-Hardi, comte de Vienne et de Mâcon, est venu, avec de nombreux seigneurs français, participer au siège de Tolède. Son cousin Henri, un prince capétien, fils du duc de Bourgogne et descendant

L'ESPAGNE DE LA RECONQUISTA

de Robert le Pieux, en épousant une sœur bâtarde d'Urraque, deviendra d'ailleurs le fondateur de la monarchie portugaise.

Depuis Alphonse VII, c'est donc une dynastie d'ascendance bourguignonne – de l'actuelle Franche-Comté – qui règne en Castille. En ce sens, Blanche sera une princesse de France, bien que le comté de Bourgogne soit alors terre d'Empire.

À cause de ses victoires, Alphonse VII se pare du titre aussi pompeux qu'éphémère d'« empereur des Espagnes ». Assoiffé de puissance, il occupe momentanément Cordoue et Almeria, avant d'être frappé de plein fouet par la contre-offensive des Berbères almohades. Lorsqu'il disparaît en 1157, ses États sont de nouveau morcelés entre ses enfants. Par testament, Alphonse VII attribue la Castille à son fils aîné Sanche III, tandis que le Léon est dévolu au cadet, Ferdinand II.

Sanche III « le Désiré » ne règne que quelques mois. Il s'éteint soudainement pour laisser la couronne à son unique héritier, fruit de son mariage avec l'arrière-petite-fille du Cid, Blanche de Navarre. Celle-ci est morte avant son mari, dès 1156. Aussi la longue minorité du petit roi orphelin Alphonse VIII se verra-t-elle troublée par les ambitions de son oncle, le souverain de Léon, presque autant que par les rivalités des lignages féodaux de Lara et de Castro, avides de confisquer la régence.

En 1170, les conseillers et les « riches hommes » du royaume, rassemblés en *cortès* à Burgos, décident de trouver une femme à leur jeune monarque, alors âgé de quinze ans. Leur choix s'arrête sur l'une des trois filles du roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt. Celle-ci, née à Domfront, en Normandie, au mois de septembre 1161, n'a pas encore neuf ans. Comme sa mère, la fameuse duchesse d'Aquitaine, jadis reine de France, la fillette se prénomme Aliénor¹. Une telle alliance offre des avantages pour chacune des parties en présence. Le souverain anglais, qui

1. Voir, du même auteur et dans la même collection « Histoire des Reines de France », *Aliénor d'Aquitaine*, Pygmalion, 2013.

BLANCHE DE CASTILLE

domine tout l'ouest de la France, de Dieppe à Bayonne, aspire à étendre encore son influence dans le sud. Il est soucieux, en particulier, d'isoler la puissante Maison des comtes de Toulouse. De son côté, Alphonse VIII convoite la Gascogne, appelée à constituer la dot de la petite Aliénor.

Sans tarder, deux barons et deux prélats sont dépêchés outre-Manche. Henri II les reçoit avec honneur et l'accord est bientôt conclu. Au cours de l'été 1170, une ambassade vient au-devant d'Aliénor, à Bordeaux, pour l'escorter vers son nouveau pays. En septembre, à Tarazona – cité d'Aragon proche des terres castillanes –, la future reine fait connaissance de son fiancé. « Ensuite, les noces furent célébrées dans l'opulence et dans l'honneur, relate la *Chronique générale*, composée au XIII^e siècle. Elles rassemblèrent de nombreuses personnes venues de toutes parts, des royaumes de Castille et de Léon, et de tous les royaumes d'Espagne. On y décerna de nombreux titres de noblesse et on y fit beaucoup de dons... »

Jongleurs et troubadours égaient les noces de leurs musiques et de leurs chansons. Il y a là des artistes de langue d'oc – tel le Gascon Arnaud-Guillaume de Marsan – mais également les premiers poètes castillans – Gonzalve Ruiz ou Pierre de Monzon. En épousant la fille des souverains Plantagenêts, Alphonse VIII fait de sa cour de Castille un carrefour artistique, dont le rayonnement s'étend bientôt au-delà des Pyrénées. Les artistes errants, toujours bien-venus, y sont invités à soumettre leurs œuvres à l'approbation du couple royal. « *M'en tornarai en Castelha...* assure Guillaume de Berguedan. Je reviendrai en Castille, là où l'on recouvre santé et prospérité, où se renouvelle la valeur et où tous les biens trouvent leur parfait accomplissement. » Dès lors, les compliments pleuvent sur le « *Valen rei N'Anfos*, le vaillant roi Alphonse », comme le salue Aimeric de Pegulla. Giraud de Borneil séjourne aussi en Castille. Il dédie l'une de ses chansons au roi « qui lui avait

L'ESPAGNE DE LA RECONQUISTA

donné un très riche palefroi gris et beaucoup d'autres présents, tandis que tous les barons de la cour lui avaient fait de grands cadeaux ».

Dans le préliminaire de son *Gastia Gilos – Remontrance aux jaloux* –, le troubadour catalan Raymond Vidal de Bezalú dépeint l'une de ces brillantes sessions littéraires présidées par Alphonse et Aliénor :

« *Unas novas vos vuelh contar / Que auzi dir a un ioglar / En la cort del pus savi rey / Que anc fos de neguna ley...* Je veux vous conter une nouvelle que j'ai ouï dire par un jongleur à la cour du plus sage roi qui ait jamais été au monde, c'est-à-dire du roi de Castille, Alphonse, chez qui règnent l'hospitalité, la générosité, l'esprit de justice, la valeur, la courtoisie et tous les talents de la chevalerie. Il n'est ni oint ni consacré, mais couronné de mérite, d'intelligence, de loyauté, de vaillance et de prouesse. »

Ce monarque admirable a invité barons et chevaliers en grand nombre afin d'écouter les récits des troubadours. Lorsque la cour est réunie au grand complet, apparaît enfin la reine Aliénor :

« *Estrecha venc en un mantel / D'un drap de seda bon e bel...* Vient la reine étroitement revêtue d'un manteau de ce drap de soie bonne et belle que l'on nomme siglaton. Il était vermeil, avec un liseré d'argent, et il avait un lion d'or pour blason. »

Aliénor s'incline devant son digne époux, avant de s'asseoir à quelque distance de lui. Sans attendre que la rumeur s'apaise, un troubadour demande audience au roi, qui impose le silence : « Mon amour est perdu pour celui qui dorénavant parlera, jusqu'à ce que ce jongleur ait exposé tout ce qu'il a l'intention de dire. » L'artiste narre alors une historiette d'époux bafoué, préfigurant les contes de Boccace. En guise de morale, il conclut : « C'est pourquoi, noble roi, je veux vous prier, vous et Madame la reine – à qui le mérite et la beauté rendent hommage –, d'interdire la jalousie à tous les hommes mariés qui résident sur vos domaines. »

BLANCHE DE CASTILLE

Des parents de Blanche de Castille, les chroniques dessinent l'image d'un couple uni. L'évêque Luc de Tuy affirme que la réputation du roi de Castille surpasse celle des autres princes de son temps. « Il était d'une grande sagesse, écrit-il, prudent en conseil, brave en armes, d'une générosité éminente, et ferme dans la foi catholique. » Aussi doit-on sans doute tenir pour légendaire l'épisode selon lequel Alphonse, ensorcelé par la belle Raquel, juive de Tolède, aurait entretenu pendant sept années un amour coupable. La maîtresse royale aurait finalement été poignardée par des barons castillans. À la suite de quoi Alphonse, libéré du sortilège, aurait tenu à expier sa faute en faisant construire le monastère de Las Huelgas, près de Burgos.

En revanche, nulle ombre, réelle ou supposée, ne vient assombrir la réputation d'Aliénor, comme le confirme la *Chronique générale* : « De cette noble reine, l'Histoire parle encore, ainsi que de ses bonnes actions, de sa noblesse. Elle dit qu'elle était courtoise, qu'elle respirait la sérénité, qu'elle était fort belle, qu'elle accordait beaucoup de faveurs aux ordres religieux, qu'elle était très charitable à l'égard des pauvres aimés de Dieu, qu'elle aimait profondément son mari le roi et qu'elle rendait honneur à chacun selon son rang. »

L'abbé du Mont-Saint-Michel, Robert de Torigni, vante les vertus d'Aliénor, « sa chère dame », qu'il a tenue jadis sur les fonts baptismaux et qui « a apporté à son mari, don Alphonse, toutes les grâces, bontés et conseils possibles ». Même un contempteur des Plantagenêts, tel que le chroniqueur gallois Giraud le Cambrien, est obligé de convenir de ses vertus. Après avoir voué tous les enfants de Henri II aux gémonies, il concède cependant : « On peut toutefois nourrir quelque espoir au sujet de la branche espagnole. De l'union heureuse des deux époux sortira peut-être, avec l'aide de Dieu, quelque chose de bon. »

Pour leur part, les troubadours – flatteurs par profession – encensent sans retenue la beauté de l'épouse d'Alphonse VIII, et feignent de brûler pour elle d'un

L'ESPAGNE DE LA RECONQUISTA

amour impossible. « *E vos, dompna, reina pros e gaia...*, chante Guillaume de Berguedan. Et vous, dame, reine noble et affable, impératrice, je n'ai pas cru m'abstenir de vous aimer, avant de dire ouvertement que je suis votre vassal, en public et en privé. »

Sur son mari, Aliénor exerce un ascendant indiscutable. Fidèle à ses origines Plantagenêt, elle patronne les lettres et favorise les établissements monastiques de l'ordre de Fontevrault. En 1179, elle fonde, à la cathédrale de Tolède, une chapelle placée sous l'invocation du saint archevêque de Cantorbéry Thomas Becket, et desservie par un prêtre anglais. Dix ans plus tard, elle institue une rente pour « qu'elle serve de remède à l'âme de son père, don Henri d'Angleterre, de très heureuse mémoire ».

Cette reine « honnête et pudique » donne au moins dix rejetons à la couronne de Castille, dont la moitié, hélas, n'atteint pas l'âge adulte. L'aînée, Bérengère, naît sans doute au cours du premier semestre de 1180. Plusieurs autres enfants – dont deux ou trois garçons – voient ensuite le jour. Mais ils sont déjà morts avant la naissance d'Urrique, vers 1186. Lorsque Blanche vient au monde, un ou deux ans plus tard, elle n'a donc plus que deux sœurs aînées, Bérengère et Urrique. Suivront deux enfants et trois infantes. Mais seul le dernier fils, Henri, survivra assez longtemps pour succéder à son père, Alphonse VIII.

« Il paraît démontré que Blanche naquit à Palencia, dans les premiers mois de l'année 1188, avant le 4 mars. » Élie Berger, auquel on doit, à la fin du XIX^e siècle, la première thèse universitaire consacrée à la mère de Saint Louis, procède ici avec prudence. Depuis lors, encyclopédies, dictionnaires et biographies n'ont pas hésité à lui emboîter le pas.

Sur quoi le savant historien fondait-il cette datation ? Sur un document unique, aujourd'hui perdu, mais dont la traduction la plus ancienne figure dans la *Coronica del rey de Castilla don Alonso octavo – Chronique du roi de Castille Alphonse VIII*, publiée à Madrid en 1665. Entre autres

BLANCHE DE CASTILLE

controverses historiques, l'auteur, Alonso Nuñez de Castro, s'y attache à démontrer que Blanche était plus jeune que sa sœur Bérengère, future reine de Léon. « Pour preuve de cette vérité », il donne la traduction d'un « acte original [en latin] qui se trouve dans le grand coffre des archives de Saint-Pierre d'Arlanza ». Cet acte fait mention d'un legs, par lequel une certaine doña Elvire, nourrice de l'infante Bérengère, cède plusieurs de ses biens au monastère de Saint-Pierre-et-Saint-Paul d'Arlanza. À lire Nuñez de Castro, la donation s'achève ainsi : « Cette charte fut passée le 4 du mois de mars, en l'année 1188, le roi Alphonse, avec sa consorte Aliénor régnant à Burgos et dans leurs royaumes, en l'année que naquit à Palencia l'infante Blanche, de la reine Aliénor. »

Un siècle plus tard, en 1761, dans le premier tome de ses *Memorias de las reynas catholicas – Mémoires des reines catholiques* –, le savant père Henrique Florez fait référence à l'ouvrage de Nuñez de Castro. À son tour, il évoque le même privilège « des archives d'Arlanza ». Mais il semble qu'il ait pris la peine de le consulter personnellement, puisqu'il cite un extrait du texte original : « *Facta cartha sexto idus Martii Era MCCXXVI, anno quo nata est Palentiae infantisa Blanca de regina Alienor* – Charte faite le sixième jour des ides de mars, Ère 1226, l'année que naquit à Palencia l'infante Blanche de la reine Aliénor. »

Précisons que cette « Ère hispanique » – d'origine obscure –, en usage jusqu'à la fin du Moyen Âge, décomptait les événements à partir de l'an 38 av. J.-C. De la sorte, « *Era MCCXXVI* » correspond à l'année 1188 du calendrier vulgaire. Comme Nuñez de Castro, Florez en déduit que Blanche est née dans les deux mois précédant le 4 mars, date de la rédaction de la charte.

Dès lors, tout semble parfaitement limpide. Et il paraît fondé de conclure que la mère de Saint Louis a bien vu le jour à Palencia, en Vieille-Castille, entre le 1^{er} janvier et le 4 mars 1188. En effet, contrairement à d'autres nations, qui faisaient alors commencer l'année à Pâques ou au 25 mars, le 1^{er} janvier était le point de départ invariable de l'Ère

L'ESPAGNE DE LA RECONQUISTA

d'Espagne. Toutefois, à y regarder de plus près, l'affaire se complique, lorsqu'en 1925, don Luciano Serrano, abbé de Silos, s'avise de publier le *Cartulario de San Pedro de Arlanza – Cartulaire de Saint-Pierre d'Arlanza*. Il serait plus exact d'écrire qu'il s'efforce de le reconstituer. En effet, au XIX^e siècle – à la suite de la suppression des ordres religieux –, les archives du monastère ont été dispersées et en partie détruites. Ainsi, la donation de la nourrice Elvire n'apparaît plus qu'au travers d'une copie réalisée en 1745 par un certain père Martin Sarmiento. L'abbé Serrano, qui la reproduit sous toute réserve, tient d'ailleurs à préciser que « sa fidélité paléographique est très discutable ».

Malgré cela, le texte latin semble correspondre à la traduction proposée jadis par Nuñez de Castro. Un seul détail diffère, mais il est d'importance. Il n'est plus question ici du sixième jour des ides de mars 1188, mais du « *quarta die mensis Martii, era MCCXXVIII* – quatrième jour de mars, de l'Ère 1228 ». D'ailleurs, l'abbé Serrano ne s'y trompe pas, et il date logiquement le legs de doña Elvire du 4 mars 1190. Alors, faut-il croire Nuñez de Castro ou le père Sarmiento, le traducteur du XVII^e siècle plutôt que le copiste du XVIII^e ?

Par chance, nous disposons d'une abondante collection diplomatique qui permet de suivre avec une remarquable précision l'itinéraire d'Alphonse VIII et de son épouse. Or, au début de 1188, la cour de Castille est en voyage dans le sud du royaume. Elle réside d'abord à Olmedo, puis se déplace vers Tolède. Le 4 mars – et sans doute déjà quelques jours auparavant – elle est à Plasencia, où elle s'attarde au moins jusqu'au 6 avril.

À Plasencia, et non à Palencia. Entre autres privilèges octroyés en ce lieu, le roi Alphonse concède au monastère de Cardaña le droit de pâturage à travers tout le royaume. Comme à son habitude, il signe ce parchemin, « *una cum uxore [sua] Alienor regina* – de concert avec son épouse, la reine Aliénor ». Plasencia – l'Ambracia des Romains – vient tout juste d'être rebâtie par Alphonse VIII. Elle est

BLANCHE DE CASTILLE

postée telle une sentinelle, aux confins de l'Espagne musulmane. Si elle n'a pas encore de remparts, elle se veut déjà le symbole vaillant de la *Reconquista*, la reconquête chrétienne. Le roi l'a rebaptisée Plasencia – Plaisance –, car il souhaite qu'« elle plaise à Dieu et aux hommes ».

Ainsi, de janvier à mars 1188, la reine Aliénor n'a pu accoucher d'une fille à Palencia – près de Burgos –, puisque sa présence est mentionnée nommément dans des chartes délivrées en Estrémadure, à plusieurs centaines de kilomètres de là. Nuñez de Castro et Florez – ou le rédacteur de la charte – auraient-ils confondu Palencia et Plasencia ? C'est une première éventualité. Choisir, pour accoucher, une ville récemment enlevée aux musulmans serait une façon de symboliser le caractère irréversible de la Reconquête. L'année suivante, c'est d'ailleurs à Cuenca – une autre place de la « frontière » – qu'Aliénor met au monde l'infant Ferdinand.

La seconde possibilité serait une erreur de date. Car, de la fin de l'hiver et au moins jusqu'au 25 mars 1190, la cour de Castille réside justement à Palencia. Le 26 juin suivant, à Burgos, Alphonse VIII accorde à la nourrice « de sa chère fille Blanche » – une dénommée Sancie Lopez –, et à son mari, Martin Garcia de Rusion, la propriété de deux villages déserts situés entre Saldaña et Carrion de los Condes. C'est la première fois que la future régente de France figure dans un acte officiel – du moins ceux qui subsistent. Un mois plus tard, le 23 juillet 1190, un acte de chancellerie, rédigé également à Burgos, sanctionne un échange de seigneuries avec le monastère d'Oña. Il est revêtu de la signature d'« Alphonse, par la grâce de Dieu roi de Castille et de Tolède, de concert avec [son] épouse la reine Aliénor, avec [son] fils Ferdinand et avec [ses] filles Bérengère, Urrique et Blanche ». Cette dernière n'a jamais été associée, auparavant, à ses sœurs dans un document de ce type. Ainsi, le 8 mars 1189, Alphonse VIII n'évoquait-il encore que ses deux « filles, les infantes Bérengère et Urrique ».

L'ESPAGNE DE LA RECONQUISTA

Malgré ces détails troublants, la date de 1190 semble devoir s'éliminer d'emblée. En effet, le 29 novembre 1189, Aliénor a donné le jour à l'infant Ferdinand. Sauf à remettre en question cette dernière date, il aurait donc été impossible à la reine d'être mère d'une fille quelques semaines plus tard. Dans ce cas, l'incise de la charte de doña Elvire doit-elle être entendue au sens large ? Ainsi, l'infante Blanche pourrait être née bel et bien à Palencia, non point dans les premières semaines de 1188, mais au cours de l'été ou de l'automne précédents – donc en 1187.

Cette investigation historique est exemplaire des embûches infinies rencontrées par l'historien qui s'aventure sur les maquis épineux du Moyen Âge. Faute de documentation fiable, les protagonistes eux-mêmes – et surtout les femmes – en demeurent des ombres aux contours indécis. Leur réalité objective se confond inextricablement à l'incertain et au fabuleux. Les chroniqueurs se recopient, extrapolent ou inventent. Seules les pièces administratives présentent une valeur incontestable, quoique leurs séries soient lacunaires, et leurs indications souvent malaisées à interpréter.

Cependant, Blanche de Castille paraît faire quelque peu exception à cette règle. Sans conteste, sa stature majestueuse, empreinte de grandeur, dominera le XIII^e siècle français. Les auteurs contemporains ont été nombreux à dépeindre ses gestes, à souligner la singulière emprise qu'elle a exercée sur son fils Saint Louis. Certains ont réalisé œuvre d'hagiographes, d'autres au contraire ont noirci le trait. C'est pourquoi l'on pense connaître la reine Blanche, alors que l'on ne possède d'elle qu'un portrait souvent équivoque.

II

CANDIDE EN SA CANDEUR

Alors que le XII^e siècle s'achève, la péninsule ibérique s'enferme dans ses divisions. Sous Louis XIV, le premier auteur d'une biographie érudite de Saint Louis, Le Nain de Tillemont, brosse un tableau sommaire de cette terre « des cinq royaumes » : « L'Espagne était alors partagée en plusieurs principautés. Les Maures mahométans en tenaient les parties les plus méridionales. Ce qui était du côté de l'Occident formait le royaume de Portugal. La Galice, l'Asturie et le Léon obéissaient au roi de Léon ou de Saint-Jacques. La Navarre avait son roi particulier, l'Aragon avait aussi le sien, auquel la Catalogne obéissait, et le milieu du pays formait la couronne de Castille. »

Portugal et Aragon ont en effet obtenu du Saint-Siège leur reconnaissance en tant que royaumes indépendants. Néanmoins, malgré leurs rivalités, les États chrétiens ne perdent jamais de vue la lutte nécessaire contre l'islam, leur ennemi commun. Selon les termes du pacte de Cazorla, conclu en 1179, Alphonse VIII de Castille et Alphonse II d'Aragon se partagent à l'avance les dépouilles d'Al-Andalus. Tandis que les Castillans se

CANDIDE EN SA CANDEUR

réservent la part du lion, l'Aragon devra se contenter du royaume de Valence, jusqu'à l'est d'Alicante.

Cet état de guerre endémique offre aux hommes d'armes mille et une occasions de prouver leur valeur. Les *caballeros villanos* – les chevaliers non nobles – rivalisent de fougue avec les *fijos d'algo* – littéralement « fils de quelqu'un » –, si fiers de leur illustre extraction. Ordres militaires et milices communales assurent la défense des terres reconquises, menacées par le retour en force des Infidèles. Croisade contre djihad : les chrétiens couvrent leur entreprise des oripeaux d'une mission divine. Il faut « sauver l'Espagne ». Cuenca est reprise dès 1177. Les troupes castillanes franchissent la Sierra Morena et piquent jusqu'à Séville. En 1192, le pape Célestin II proclame qu'« il n'est pas contraire à la foi catholique de chasser et de poursuivre les Sarrasins, car [...] les chrétiens ne prétendent pas s'approprier des terres étrangères, mais rentrer en possession de l'héritage de leurs parents, dont ils avaient été injustement dépossédés par les ennemis de la Croix du Christ ».

Trois ans plus tard, le nouveau calife almohade, Abou Youssouf Yacoub, débarque à Tarifa. L'armée d'Alphonse VIII, imprudemment aventurée au sud, affaiblie et isolée, est taillée en pièces à la bataille d'Alarcos, le 18 juillet 1195, comme l'explique le chroniqueur Guillaume le Breton :

« Le roi de Castille opprimait les nobles hommes de son royaume, et élevait les hommes de peu, négligeait les chevaliers et revêtait d'armes les paysans qu'il préférait aux nobles. C'est pourquoi Dieu offensé lui fit bientôt éprouver sa vengeance car, dans le même temps, le Miramolin [Amiramomelin, ou *Emir el Mouminim*, Commandeur des croyants], roi des Almohades, pénétrant en Espagne, livra bataille audit roi de Castille, le vainquit, et tua cinquante mille Chrétiens. »

Alphonse, grièvement blessé à la cuisse, se replie sur Tolède avec une poignée de rescapés, évacuant la Nouvelle-Castille. Un vent de panique balaie l'Occident, d'autant

BLANCHE DE CASTILLE

que, huit ans auparavant, Jérusalem est retombée aux mains des Turcs.

La défaite d'Alarcos contraint les souverains espagnols à faire taire leurs ressentiments et à resserrer leurs liens. En 1197, le roi de Castille donne sa fille aînée, Bérengère, à un parent proche, Alphonse de Léon. Cet hymen, conclu sans dispense de consanguinité, sera annulé par le pape, sept ans plus tard. Mais Alphonse VIII est déjà en quête d'autres alliances. Aussi est-ce avec joie qu'il accueille la proposition d'unir l'une de ses filles avec Louis de France, l'héritier du roi Philippe Auguste.

Depuis son mariage avec Aliénor d'Angleterre, Alphonse VIII lorgne par-delà les Pyrénées. Jamais il n'a renoncé à se prétendre suzerain de la Gascogne, cette dépendance du duché d'Aquitaine qu'il revendique du chef de son épouse. À plusieurs reprises, le Castillan y a occupé des places fortes. Il a même reçu l'hommage de quelques seigneurs gascons. Mais la recrudescence de la guerre contre les Almohades lui a donné d'autres soucis.

Pendant ce temps, Capétiens et Plantagenêts se livrent une lutte inexpiable. Henri II puis son fils Richard Cœur de Lion règnent non seulement sur l'Angleterre, ils détiennent encore la moitié occidentale de la France, dont les limites, à l'est, suivent alors le cours du Rhône, de la Saône, de la Meuse et de l'Escaut. Face à une telle puissance, le chétif souverain capétien, limité à son étroit domaine personnel entre Loire et Somme, ne pèse guère, même si ses terres sont riches et prospères. Philippe II Auguste, qui a succédé à son père Louis VII en 1180, n'en caresse pas moins des rêves de puissance. Il s'emploie avec habileté à exploiter les défaillances de ses adversaires, usant tour à tour de violence ou de diplomatie. En décembre 1195, à l'armistice d'Issoudun, est évoquée l'union éventuelle de l'héritier du trône – le futur Louis VIII – et d'une nièce de Richard Cœur de Lion, la jeune Aliénor de Bretagne. Quatre ans plus tard, le roi d'Angleterre reprend l'avantage. Il est en mesure de dicter

CANDIDE EN SA CANDEUR

ses conditions à Philippe II. Privé de ses vastes conquêtes, le Capétien ne conserve plus que Gisors. La Normandie entière et le Vexin reviennent à Richard, ainsi que certains droits sur l'archevêché de Tours. En outre, le roi de France promet de marier son fils avec l'une des petites princesses castillanes, qui sont également nièces du Plantagenêt.

Ce n'est pas de ce jour qu'une combinaison matrimoniale est censée apaiser l'éternelle inimitié entre les couronnes de France et d'Angleterre. Ainsi, Marguerite, sœur de Philippe Auguste, devait épouser le fils aîné de Henri II Plantagenêt – le « Jeune Roi » –, disparu avant son père. Une autre fille de Louis VII, Alice de France, était restée, une vingtaine d'années durant, l'éternelle fiancée de Richard. Le Cœur de Lion lui avait finalement préféré Bérengère de Navarre. Par ailleurs, ce n'est pas le premier mariage conclu entre les Maisons de France et de Castille. Nous savons qu'Alphonse VI a épousé une sœur de Louis VII, avant que celui-ci convole en deuxièmes noces avec Constance, fille de l'« empereur des Espagnes », Alphonse VII.

Curieusement, les clauses du traité ne précisent même pas quelle infante – d'Urraque ou de Blanche – sera livrée au Capétien. Les princesses ne constituent alors que des monnaies d'échange, de tendres marchandises, simples pions sur l'échiquier européen. Jusqu'à la chute de l'Ancien Régime, on ne tiendra guère compte de leurs sentiments personnels, de leurs désirs ou de leurs préférences. « *Puis que la fille est moie, en'est ce/Drois et raisons que je en face/Ma volonté, cui qu'il desplace ?* » déclare l'empereur du roman de *L'Escoufle* – « Ma fille m'appartient, n'est-il pas juste et raisonnable qu'elle se soumette à ma volonté, que cela lui plaise ou non ? » Mais sans doute faut-il replacer de telles conceptions dans le cadre d'une société où l'individu n'avait de valeur qu'au sein d'un lignage ou d'un réseau familial.

La mort inopinée du Cœur de Lion, au printemps 1199, ajourne l'exécution de ce contrat. L'avènement de Jean

BLANCHE DE CASTILLE

sans Terre – le dernier fils de Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine – provoque au contraire une recrudescence des hostilités. Philippe Auguste soutient les droits d'Arthur de Bretagne, le neveu de Jean, évincé de la succession. Mais le roi de France doit bientôt mettre ses ambitions en sourdine. Pour le punir d'avoir répudié sa deuxième épouse, Ingeburge de Danemark, la papauté s'apprête à jeter l'interdit sur son domaine. Aussi signe-t-il une trêve avec Jean sans Terre, et relance-t-il le projet d'unir le prince Louis à l'une des filles d'Aliénor de Castille.

Jean et Philippe se rencontrent vers la Noël 1199, aux environs de Gaillon. Le chroniqueur Matthieu Paris, moine de Saint-Albans, précise : « Il y fut convenu entre les deux rois, sur l'avis des seigneurs des deux royaumes, que Louis, fils et héritier du roi de France, épouserait la fille d'Alphonse, roi de Castille, nièce du roi Jean. » Plus assuré que devant Richard, Philippe Auguste exige désormais une dot de trente mille marcs d'argent¹, ainsi que la cession de Gisors, d'Évreux et de toutes les autres places conquises par lui en Normandie. Les deux parties conviennent de fixer une date limite pour la célébration du mariage. Passé l'octave de la Saint-Jean – le 1^{er} juillet 1200 –, l'accord serait réputé caduc.

« Au sortir de cette conférence, poursuit Matthieu Paris, le roi Jean – espérant obtenir par ce mariage une paix de

1. Évaluer les monnaies médiévales, hasarder des équivalences : voilà une tâche fort malaisée. Le marc représente un poids de huit onces, soit 244,75 grammes à Paris. À titre indicatif, en février 2002, le kilogramme d'argent cote environ 160 euros. Mais toute évaluation de ce type reste hasardeuse.

Le denier – d'argent allié de bronze –, instauré par les Carolingiens, est pratiquement la seule pièce frappée et circulant en Occident. Douze deniers font un sou, et vingt sous font une livre. Il est presque impossible de donner pour les XII^e et XIII^e siècles une correspondance avec le pouvoir d'achat actuel, d'autant que de nombreux princes possèdent alors le droit de battre monnaie. Chaque denier local – parisis, tournois, etc. – a donc sa valeur propre et son aloi. Sans oublier les effets, difficilement mesurables, de l'inflation...

CANDIDE EN SA CANDEUR

longue durée telle qu'il la souhaitait – envoya la reine Aliénor, sa mère, avec un sauf-conduit pour ramener la jeune fille à l'époque fixée... » En effet, malgré ses quatre-vingts ans, c'est la vieille souveraine qui est chargée par son fils de se rendre à la cour de Castille, afin d'en ramener l'une de ses petites-filles. L'été précédent, Jean avait déjà dépêché des ambassadeurs au roi Alphonse – parmi lesquels le sénéchal de Poitou, Rodon de Mauléon. Cette fois-ci, Aliénor est accompagnée par Élie de Malemort, l'archevêque de Bordeaux.

Flanquée d'une imposante escorte de chevaliers et d'archers, la reine douairière pénètre en Espagne, traverse les provinces de Guipuzcoa et d'Alava qu'Alphonse VIII vient de ravir au royaume voisin de Navarre. Le roi de Castille se porte au-devant de sa belle-mère au moins jusqu'à Belorado, où il séjourne le 25 janvier 1200. Trois jours plus tard, la cour s'installe à Burgos.

Au milieu de la *meseta*, large plaine unie, âpre et dénudée, balayée par les vents froids du nord-ouest, les cités de la Vieille-Castille – Burgos ou Palencia – apparaissent comme des oasis de verdure perdues en plein désert. Le climat est d'une rudesse extrême. Aux rigueurs de la mauvaise saison succèdent des étés torrides et ardents. « Neuf mois d'hiver et trois mois d'enfer », énonce, avec fatalisme, un dicton castillan. Ici et là, sur quelques mamelons encore plus arides, des tours veillent au retour des Maures, cette engeance infernale qui hante encore tous les cauchemars. « En Espagne, rapporte le chroniqueur Gervais de Tilbury, s'est conservée la très ancienne croyance selon laquelle, tous les sept ans, des anges exterminateurs viennent attaquer les habitants de ce pays. » C'est pour se préserver des assauts de ces diables de mécréants que les chrétiens ont coutume, chaque matin, de toucher ou de mâcher du fenouil. Ils en nouent aussi « trois brins au mors ou au licol de leur cheval, afin ne pas mourir sous l'enchantement de quelque esprit mauvais ».

BLANCHE DE CASTILLE

Tel est le théâtre austère où Blanche a ouvert les yeux sur le monde. Sa prime enfance se déroule auprès de sa nourrice, Sancier Lopez, peut-être aux alentours du bourg de Saldaña. Plus tard, un document daté du 4 octobre 1192, – Blanche a quatre ou cinq ans –, évoque « la petite infante doña Blanche, nourrie dans la demeure de Pierre Rodrigue de Castro », l'un des fidèles de la couronne de Castille. Mais il est probable que la future reine de France fréquente très tôt les résidences de ses parents, pour suivre la cour, de châteaux en monastères, à Tolède, Talavera, Avila, Soria ou Burgos. Il semble qu'Alphonse et Aliénor se montrent très attentifs à leur progéniture. Comme ses frères et sœurs, Blanche reçoit une éducation raffinée où la poésie et la foi religieuse occupent des places prépondérantes.

Blanche n'a guère qu'une douzaine d'années lorsqu'elle fait la connaissance de sa grand-mère Aliénor d'Aquitaine. À en croire la *Chronique générale*, elle aurait été préférée à sa sœur aînée sous le fallacieux prétexte que le prénom d'Urraque – Urraca en espagnol – aurait écorché les gosiers français :

« Doña Blanche, à ce que dit l'Histoire, était fort élégante, et surtout avait grand air. Tout en elle respirait la noblesse, et en toutes choses, sa sœur, doña Urraque, méritait même gloire. Ladite doña Blanche fut mariée au roi Louis de France. Ce roi, le sire Louis de France, avait entendu parler des filles du roi don Alphonse de Castille. Il fit demander la main de l'une d'elles, et le roi, père de la dame, la lui accorda. Les Français ont pour habitude de voir tout d'abord en chair et en os celles que doivent épouser leurs rois, avant de fixer la date des épousailles. C'est pourquoi le seigneur roi Alphonse envoya à la rencontre des messagers ses aimables filles doña Urraque et doña Blanche, car sa fille aînée, doña Bérengère, était mariée à don Alphonse, roi de Léon.

« Dès qu'ils virent d'aussi aimables demoiselles, le comportement de chacune d'elles et qu'ils surent leurs noms,

CANDIDE EN SA CANDEUR

l'Histoire raconte qu'ils en furent également charmés, donnant à l'une l'avantage du physique, à l'autre celui du prénom. Indubitablement, doña Urraque était plus belle, mais comme ils aimaient moins son prénom, en raison de la consonance dans leur langue, ils choisirent l'infante doña Blanche, dont ils aimaient beaucoup le prénom. Outre la consonance des prénoms, ils la trouvaient très noble, très élégante, et de plus ils ne trouvaient absolument rien à reprocher à son physique. Et le roi don Alphonse donna sa fille doña Blanche, la plus jeune de ses trois filles, aux messagers. Il l'envoya avec eux et avec tous les hommes honorables de son royaume, leur faisant rendre les plus grands honneurs. Elle fut mariée au roi, le seigneur Louis de France, et elle fut reine en ce royaume. »

Blanche a-t-elle été choisie pour son prénom ? Cet ingénieux motif, accepté comme argent comptant par Henrique Florez et de nombreux historiens, n'apparaît guère convaincant. Lorsque Philippe Auguste, quelques années auparavant, avait épousé la malheureuse Ingeborg de Danemark, ses sujets n'avaient guère tardé à transformer ce vocable guttural en Ingeburge, voire Isambour ! Semblablement, « Urraca » aurait été adoucie en quelque Urraque ou même Ourrache...

Si l'on admet qu'Aliénor en personne a fait un choix si essentiel, reste à savoir pour quelle raison elle a désigné Blanca au lieu d'Urraca, Blanche plutôt que sa sœur ? Sans doute la vénérable reine a-t-elle pris le temps de jauger les qualités d'intelligence et de caractère des deux fillettes avant de mûrir sa décision. En offrant la meilleure au lignage capétien, peut-être s'est-elle souvenue qu'elle aussi avait été jadis reine de France. À moins qu'elle n'ait espéré qu'un jour lointain, un fils de Louis VIII et de Blanche, mêlant dans ses veines le sang des Plantagenêts à celui des Capétiens, saurait accomplir le rêve grandiose de son second époux, Henri II, et régner sur les deux rives de la Manche...

La *Chronique générale* laisse donc entendre que Blanche, – quoique « charmante et aimable » –, l'aurait été à un

BLANCHE DE CASTILLE

degré moindre que sa sœur Urraque. Elle serait apparue plus imposante et majestueuse que vraiment belle. Certains auteurs romantiques – la confondent-ils avec la Carmen-cita de Mérimée ? – l’imaginent volontiers brune ensorce-lante ! « Sa belle chevelure noire [...] tombait en boucles épaisses sur ses joues et ses épaules, et, dit-on, jusqu’à ses pieds, faisant ressortir encore l’éclatante fraîcheur de son teint », écrit ainsi en 1870 madame C.-B. Barbé, dans un tome de la *Bibliothèque morale de la jeunesse*, avec approbation de « Son Éminence le cardinal archevêque de Rouen ». S’il en avait été ainsi, comment ses contemporains du XIII^e siècle auraient-ils loué la beauté de Blanche, alors que Chrétien de Troyes, pour décrire la demoiselle « la plus laide qui fut, même au fond de l’enfer », commence par dire qu’elle est coiffée « *a deus treces grosses et noires* – avec deux grosses tresses noires » ?

En réalité, il est fort probable que la mère de Saint Louis – comme son fils et beaucoup de princes issus de la souche carolingienne – avait le type germanique. D’ailleurs, la plupart des nobles familles espagnoles étaient d’extraction wisigothique, perpétuant les yeux bleus et les cheveux roux de leurs ancêtres barbares. L’un des rares portraits contemporains que nous possédions de Blanche est une enluminure, conservée aujourd’hui à la Pierpont Morgan Library de New York, et détachée de la Bible tolédane, dite *de Saint Louis*. La reine régente y est dépeinte trônant à la droite de son fils. Sans conteste, Blanche y a des yeux d’azur et un teint de porcelaine.

Au reste, les poètes du temps, s’ils sont avares de descriptions détaillées, brodent à l’envi sur sa carnation diaphane. « Blanche de cœur et de visage », ainsi la célèbre Guillaume le Breton dans sa *Philippide* :

« *Candida candescens candore et cordis et oris
Nomine rem signans intus qua pollet et extra...*

« Candide en sa candeur, blanche de cœur et de visage, et annonçant par son nom le mérite dont elle brillait en elle comme à l’extérieur. Elle tenait à une race royale par

CANDIDE EN SA CANDEUR

l'un et l'autre de ses père et mère, et s'élevait encore au-dessus d'eux par la noblesse de son âme. »

Un écrivain du temps exalte cette « fille du roi d'Espagne, très bonne et très belle, et très franche pucelle, et sage durement, Blanche par nom ». Un autre encore assure qu'elle est « vierge, honnête par le corps et les mœurs ». Au Moyen Âge, les perfections physiques reflètent celles de l'âme. Et il n'y a de beauté que blonde. « *Fil d'or ne gette tel luur/Cum si chevel cuntre le jur* », imagine Marie de France dans son lai de *Lanval* : « Un fil d'or ne jette autant d'éclat que ses cheveux face à la lumière. » Quant à l'héroïne d'*Aucassin et Nicolette*, « *ele avoit les caviaus blons et menus recercelés,/Et les ex vairs et rians...* Elle avait les cheveux blonds et frisés, les yeux vifs et rians, le visage allongé, le nez haut et régulier, les lèvres fines et plus vermeilles que la cerise ou la rose en été, les dents blanches et menues. Ses deux petits seins soulevaient son vêtement, fermes et semblables à deux grosses noix. Sa taille était si fine que vous auriez pu l'enclorre de vos deux mains. Et les fleurs des marguerites qu'elle brisait en marchant et qui retombaient sur le dessus de ses pieds paraissaient tout à fait noires, comparées à ses pieds et à ses jambes, tellement la fillette était d'une blancheur de neige ».

Aliénor d'Aquitaine s'attarde deux mois en Castille, avant de reprendre, avec Blanche, le chemin du nord. À l'instant de quitter à jamais ses parents, résonne peut-être aux oreilles de la fillette l'écho de ces quelques vers du *Cantar de Mio Cid* – la *Chanson de mon Cid* –, le premier monument de la littérature espagnole : « *De Castiella uos ydes pora las yentes estranas ;/Assi es uestra uentura...* Vous partez de Castille vers les gens étrangères, telle est votre destinée. [...] Je quitte la Castille, ne sais si reviendrai aucun jour de ma vie. »

En sortant de Burgos, il est probable que le cortège de la vieille reine et de l'infante, lentement, au pas des bœufs tirant chariots et litières, emprunte à rebours le chemin de

BLANCHE DE CASTILLE

Saint-Jacques, qui suit les anciennes voies wisigothiques, pavées de grandes dalles de pierre. Le *Guide de Compostelle*, composé dans la première moitié du XII^e siècle par un certain Aimery Picaud, évoque cette portion de la Castille comme un pays de cocagne, « plein de richesses, d'or et d'argent. Il produit heureusement du fourrage et des chevaux vigoureux, et le pain, le vin, la viande, les poissons, le lait et le miel y abondent. Cependant il est dépourvu de bois et peuplé de gens méchants et vicieux ».

La route continue par Logroño et Pampelune – la capitale de la Navarre –, avant d'affronter la chaîne des Pyrénées. Sur le versant espagnol, à Roncevaux, un hospice accueille les voyageurs fourbus. Dans la collégiale, on peut encore voir le rocher de Roland. Selon la légende, « ce héros surhumain [le] fendit d'un triple coup de son épée du haut jusqu'en bas, par le milieu ». Depuis cent ans et davantage, troubadours et trouvères répandent par tout l'Occident les fabuleux exploits du neveu de Charlemagne et sa fin héroïque, lors de son retour du siège de Saragosse. Au port de Cizes, en haut du col, les pèlerins ont coutume de s'agenouiller et de planter de petites croix autour de celle qui commémore la tragédie. Le parcours est vertigineux, et le panorama à couper le souffle. « Ce mont est si haut qu'il paraît toucher le ciel, assure le *Guide de Compostelle*, non sans exagération. Du sommet, l'on peut apercevoir la mer de Bretagne et de l'Ouest, ainsi que les confins des trois pays – Castille, Aragon et France. »

Les Basques – « peuple barbare différent de tous les peuples par ses coutumes et par sa race » – pâtissent d'une réputation effroyable. Aimery Picaud va jusqu'à prétendre qu'ils « forniquent honteusement avec les bestiaux ». D'ailleurs, quoi d'étonnant à cela ? « Lorsqu'on les regarde manger, on croirait voir des chiens ou des porcs dévorer gloutonnement. En les écoutant parler, on croit entendre des chiens aboyer. » En 1190, l'oncle de Blanche, Richard Cœur de Lion, a d'ailleurs mené une expédition punitive contre ces montagnards qui rançonnent les étrangers de passage. Cette fois, nul doute que les plus téméraires n'aient été découragés en apercevant les hommes

CANDIDE EN SA CANDEUR

d'armes qui assurent la protection d'Aliénor et de sa petite-fille.

À Saint-Jean-Pied-de-Port, la caravane quitte « les hautes montagnes et les ténébreuses vallées, les roches sombres, les défilés sinistres », où les preux de Charlemagne ont laissé leur vie. Puis elle dépasse les contreforts de la Basse-Navarre, pour s'enfoncer dans l'immense plaine sablonneuse des Landes. « C'est un pays désolé où l'on manque de tout, rapporte le *Guide de Compostelle*. Il n'y a ni pain, ni vin, ni viande, ni poisson, ni eau ni sources. Les villages sont rares... »

Malgré ces embûches, Blanche et sa grand-mère atteignent Bordeaux, alors que débute la Semaine sainte. L'archevêque, Élie de Malemort, les invite à demeurer toutes deux dans sa cité jusqu'aux fêtes pascales. Aliénor réserve à Blanche les honneurs de son château de l'Ombrière, bruisant d'ombres anciennes. Soixante-trois ans auparavant, alors jeune duchesse d'Aquitaine, c'est là qu'elle s'est mariée avec le roi Louis VII...

Or, le 10 avril 1200 – lundi de Pâques –, le fameux chef de bande Mercadier, qui était venu à Bordeaux sans doute pour saluer la vieille reine, est assassiné par un sicaire aux ordres du sénéchal de Gascogne. Il semble qu'Aliénor ait été affectée par la mort de ce gibier de potence. Il est vrai que l'année précédente, Mercadier commandait encore les mercenaires de Richard Cœur de Lion, dont il était l'un des plus fidèles compagnons. Devant Châlus, il a assisté à l'agonie du roi et recueilli son dernier souffle. Aliénor voit-elle là un signe du destin ? Considère-t-elle sa mission terrestre comme achevée ? Avant de se retirer au monastère de Fontevrault, Aliénor confie sa petite-fille à Élie de Malemort, qui se charge de conduire la princesse jusqu'à son oncle, en Normandie.

Traverser la France, à l'aube du XIII^e siècle, ne va pas sans péril. Si le pays connaît un indéniable essor économique, si partout l'on défriche et l'on bâtit, beaucoup de chemins restent mal empierrés, et des brigands guettent les

BLANCHE DE CASTILLE

imprudents aux passages périlleux. Les villes, dont beaucoup ont déjà conquis des chartes de franchise, n'abritent pas, derrière leurs murailles, plus de dix pour cent de la population. Dans son récit d'un voyage de Paris à Toulouse, un abbé de Sainte-Geneviève énumère avec effroi « la longueur de la route, le danger des rivières à franchir, le danger des voleurs, le danger des cotereaux [des brigands], des Aragonais et des Basques ». Partout, il relève les stigmates des guerres féodales. De nombreux villages incendiés, détruits jusqu'aux fondations, sont « devenus des repaires de bêtes fauves ». Et l'abbé termine sa lettre par cette prière aux frères de son monastère : « Je [les] conjure de supplier pour moi Dieu et la bienheureuse Vierge. S'ils me jugent capable de rendre service à notre église, qu'ils me fassent la grâce de me ramener à Paris sain et sauf. »

Assurément, la petite Castellane n'a pas de telles inquiétudes. Les chevaliers et gens d'armes qui l'accompagnent la garantissent contre les attaques. Et sa remontée vers la Normandie n'est troublée que par les tracas mineurs – mais inévitables – que comporte tout déplacement au Moyen Âge. C'est dans sa forteresse de Château-Gaillard – édifiée deux ans auparavant par Richard pour verrouiller la vallée de la Seine – que le souverain d'Angleterre accueille sa nièce. En la découvrant, a-t-il songé, comme Shakespeare dans son *Roi Jean* :

« *If lusty love should go in quest of beauty, / Where should he find it fairer than in Blanche...* Si l'amour voluptueux est en quête de la beauté, où la trouvera-t-il plus séduisante que dans la personne de Blanche ? Si l'amour pieux recherche la vertu, où la trouvera-t-il plus pure que dans le cœur de Blanche ? Si l'ambitieux amour s'enquiert d'un noble parti, y eut-il jamais un sang plus riche que celui qui coule dans les veines de Blanche ? »

Sans retard, les pourparlers reprennent avec Philippe II. Plénipotentiaires français et anglais se rencontrent en terrain neutre, aux marches du domaine royal. Les points

CANDIDE EN SA CANDEUR

ultimes de désaccord sont vite résolus. « En l'an de l'Incarnation 1200, au mois de mai, peut-on lire dans les *Grandes chroniques de France*, la paix fut rétablie entre le roi Philippe et le roi Jean d'Angleterre, entre Vernon et l'île des Andelys. » Le traité est scellé pendant la semaine de l'Ascension, le 22 mai, dans un champ sur les rives du fleuve, entre Boutavant – château de Jean sans Terre, bâti sur une île de la Seine en amont des Andelys – et le Goulet, qui appartient à Philippe Auguste. Celui-ci se voit confirmer la possession du Vexin – sauf la châtellenie des Andelys – et de l'Évrecin, jusqu'au Neubourg et Danville. De son côté, le Capétien accepte de sacrifier la cause d'Arthur, et tous ses droits sur la Bretagne.

En contrepartie de cet abandon, Jean « donne à Louis, fils du roi de France, pour son mariage avec la fille du roi de Castille, [sa] nièce, le fief d'Issoudun, celui de Graçay, et les fiefs de Bourges, comme André de Chauvigny les tenait du roi d'Angleterre ». Il est convenu que le roi Philippe percevra les revenus de ces fiefs jusqu'à la consommation du mariage, mais qu'ils reviendront à Jean ou à ses héritiers, si Louis n'a pas d'enfants de Blanche. D'autre part, le Plantagenêt s'engage à ne plus secourir ses alliés – le comte de Flandre et son neveu Otton de Brunswick, candidat au trône impérial – sans l'accord du roi de France, dont il se reconnaît vassal pour ses possessions continentales. Le moine Rigord ajoute : « Il lui promet même sans contradiction toute sa terre en deçà de la mer [en France], après sa mort, s'il venait à mourir sans héritier légitime. »

Les futurs époux, encore enfants, sont chichement traités. Non seulement Philippe Auguste se réserve les terres attribuées à son fils, mais Jean lui versera les vingt mille marcs d'esterlins initialement destinés à la dot de la Castillane, à seule fin d'acquitter les droits de relief – c'est-à-dire de rachat – du comté de Bretagne. Quant au douaire de sa jeune bru, le roi de France l'assigne sur trois châtellenies distraites à l'Artois – Hesdin, Bapaume et Lens –, que Louis tient du chef de sa défunte mère. D'ailleurs, Blanche

BLANCHE DE CASTILLE

n'en serait investie que dans l'éventualité – encore très lointaine – où elle deviendrait veuve.

« Le roi Jean, séance tenante, fit hommage au roi de France, rapporte Matthieu Paris. Il donna en même temps à Louis lesdites possessions et sa nièce en mariage, et, enfin, reçut l'hommage de Louis pour ses nouveaux domaines. Le lendemain, la jeune fille fut mariée à Louis, à Port-Mort, en Normandie, par le ministère de l'archevêque de Bordeaux. Car, à cette époque, le royaume de France se trouvait en interdit, au sujet de la reine [Ingeburge], que le roi de France avait répudiée. »

En premières noces, Philippe Auguste s'est marié – à quatorze ans, le 28 avril 1180 – avec Isabelle de Hainaut, fille du comte Baudouin V. De la sorte, le fils de Louis VII se ménage l'amitié de l'oncle d'Isabelle, le puissant comte de Flandre, Philippe d'Alsace, qui dote sa nièce fastueusement, en lui cédant l'Artois. Mais Philippe II est impatient d'avoir un fils. Aussi, dès 1184, songe-t-il à divorcer de son épouse, âgée seulement de treize ans et à peine nubile. Il convoque dans ce but une manière de concile à Senlis.

C'est alors que la reine quitte le palais couverte de haillons, les pieds nus, un cierge à la main. Comme une pénitente, elle parcourt les rues, distribue des aumônes aux mendiants et entre pour prier dans toutes les églises. Ému par le désarroi de la reine, le peuple se rassemble en colère sous les fenêtres du souverain. Philippe Auguste doit consentir à reporter sa décision. Trois ans plus tard, Isabelle donnera naissance à l'héritier tant désiré, qui est baptisé Louis, comme son grand-père. La pauvre reine a accompli sa tâche. Elle meurt le 15 mars 1190. Elle n'avait pas vingt ans...

À son retour de la Troisième croisade, Philippe Auguste songe déjà à convoler en nouvelles noces. Aussi dépêche-t-il l'évêque de Noyon en ambassade au roi Cnut VI de Danemark. Il propose à ce dernier de cimenter par un mariage leur alliance contre la menace germanique. Le Danois accepte avec empressement, et remet aux envoyés

CANDIDE EN SA CANDEUR

du Capétien « la plus belle de ses sœurs, jeune princesse – à en croire Rigord – qu’embellissaient encore la sainteté et l’innocence de ses mœurs ». Le mariage est célébré à Amiens, le 14 août 1193. Le lendemain, Ingeburge – ou Isambour – est couronnée reine. « Mais, ô prodige ! poursuit le moine chroniqueur. Ce jour même le roi, sans doute à l’instigation du diable ou, selon d’autres, par les malé-fices de quelques sorcières, ne vit plus qu’avec horreur cette épouse si longtemps désirée. »

En effet, au cours de la cérémonie, Philippe Auguste est pris d’une inexplicable répulsion pour la belle Nordique. En sa présence, il tremble, pâlit de dégoût. Que s’est-il passé pendant la nuit de noces ? Philippe a-t-il été impuis-sant à s’acquitter du devoir conjugal ? A-t-il découvert chez sa nouvelle épouse quelque laideur intime, quelque vice secret ? Toujours est-il que, dorénavant, le roi prétend la renvoyer au Danemark. Ingeburge refuse avec dédain et exige d’être traitée selon son rang. Philippe n’en réunit pas moins barons et évêques, le 5 novembre, à Compiègne. Une annulation de complaisance est prononcée, sous le faux prétexte d’un lointain cousinage entre Ingeburge et Isabelle de Hainaut, la première épouse du roi.

Ingeburge, qui ignore le français, vomit des imprécations dans un latin maladroit : « *Mala Francia, mala Francia !* – Maudite France ! » Puis elle en appelle à l’arbitrage de Rome. Sourd aux plaintes de la princesse en disgrâce, Phi-lippe Auguste la claquemure au prieuré de Beaurepaire, entre Valenciennes et Douai, avant de la séquestrer à Sois-sons. Intraitable, Ingeburge se refuse au moindre accom-modement.

Le pape Célestin III – non sans avoir longuement étudié la question – rend sa sentence le 13 mars 1196. Il juge le divorce « illégal, nul et non avénu ». Qu’à cela ne tienne ! Philippe Auguste ordonne la capture des ambassadeurs danois porteurs des bulles pontificales. Il les fait enfermer à l’abbaye de Clairvaux ! Le roi de France, s’estimant délié de ses vœux, envisage maintenant un troisième mariage. Mais quelle princesse oserait défier l’autorité romaine ?

BLANCHE DE CASTILLE

Finalement, le 1^{er} juin 1196, Philippe obtient la main d'Agnès – ou Marie –, fille d'un grand seigneur tyrolien, le duc Berthold de Méran – ou de Méranie. Aux yeux de l'Église, le roi de France est désormais bigame...

En 1198, l'élection d'un pape énergique, Innocent III, ravive le contentieux qui semblait presque éteint. Le nouveau pontife ne tarde pas à envoyer en France le cardinal Pierre de Capoue, investi des pleins pouvoirs, pour imposer sa volonté, annuler la sentence de Compiègne, obliger le roi à se séparer de l'« intruse » et à renouer avec sa véritable femme, Ingeburge. En cas de refus, le légat a licence de jeter l'interdit sur le domaine royal. C'est ce qu'il advient, le 6 décembre 1199, au concile de Dijon, mais la condamnation n'est rendue publique qu'un mois plus tard. Philippe Auguste réplique avec une rare violence. Non content de maltraiter évêques, chanoines et clercs fidèles au pape, il enferme dans le château d'Étampes la malheureuse Ingeburge, « cette sainte reine, ornée de toutes les vertus, modèle d'innocence », selon Rigord.

L'interdit représente le châtiment le plus redoutable qui puisse frapper un prince chrétien au Moyen Âge. Sur toute l'étendue de ses possessions, les cloches restent muettes, les prêtres ne célèbrent plus les messes, ne dispensent plus les sacrements, à l'exception du baptême et de la pénitence. Alors les fiancés demeurent sans bénédiction, et les morts sans sépulture.

Même si la terrible sanction a été quelque peu adoucie en mars 1200, elle contraint le fils de Philippe Auguste à célébrer son mariage hors du domaine royal.

Entre Paris et Rouen, blottie sur la rive droite de la Seine, l'humble bourgade de Port-Mort est l'une des premières paroisses du Vexin normand, alors sous domination anglaise. Un monastère bénédictin aurait été fondé à « Portus Maurus » vers 690, avant d'être ravagé par les Vikings. Au XII^e siècle, la vigne couvre les coteaux alentour. Le vin se transporte mal, et les régions les plus septentrionales – jusqu'à l'Angleterre – sont contraintes

CANDIDE EN SA CANDEUR

de produire leur propre piquette, ne serait-ce que pour les célébrations eucharistiques.

« *Par boine acordance, / La fille au roi petit d'Espagne, / Qui de sa serour iert germainne, / Blançain à Loéys douna, / Fil le roi Felipe, et fiéva / De boine tière et bien séant...* Par un bon accord, [Jean] donna Blanche, fille du petit roi d'Espagne et de sa propre sœur, à Louis, le fils du roi Philippe. Il la gratifia de fiefs de bonnes terres, à suffisance. » L'évêque de Tournai, Philippe Mouskes – à qui l'on doit cette *Chronique rimée* – n'indique pas le lieu de la célébration. Matthieu Paris et Roger de Hoveden citent le nom de Port-Mort, mais ils ne sont guère plus diserts. En vérité, c'est certainement dans un antique sanctuaire dédié à saint Martin, aujourd'hui détruit, que Blanche de Castille unit son destin à celui de Louis de France. La chapelle Saint-Martin, desservie depuis 1180 par les religieux de Mortemer, s'enorgueillit d'abriter les reliques de saint Ethbin, diacre et martyr breton mort au VII^e siècle, quelque part en Irlande. De forme rectangulaire, le bâtiment est des plus exigus, puisque sa nef, longue de quinze mètres, n'en mesure que huit de largeur. L'un des murs est constitué par la paroi d'un éperon rocheux. Au sommet de celui-ci, Richard Cœur de Lion a édifié, quelques années auparavant, un « château neuf », pour appuyer le fort de Boutavant.

Au cœur du printemps, la campagne normande s'épanouit en teintes pastel. Le tableau doit ressembler à celui que peint Chrétien de Troyes, aux premiers vers de sa *Quête du Graal*, sous le soleil de la tendre saison :

« *Ce fu al temps que arbre florissent / Feuillent boschage et pré verdissent...* C'était au temps où les arbres fleurissent, où les bocages se couvrent de feuilles, où les prés verdissent, où les oiseaux en leur latin doucement chantent au matin, où toute chose s'enflamme de joie. »

Cependant, le prince Louis n'est pas Perceval le Gallois. Que cache donc ce mystérieux fiancé, que Blanche découvre pour l'épouser, sans seulement le connaître ?

BLANCHE DE CASTILLE

Comme elle, il n'a pas encore treize ans, ayant vu le jour le 3 septembre 1187, à Paris. D'une allure frêle, on lui prête une santé délicate. Au reste, c'est un bel adolescent blond, au teint clair, « comme les héritiers du Hainaut », écrit Philippe Mouskes. Un autre chroniqueur le qualifie « d'enfant d'heureuse nature ». Élève studieux, il fréquente les maîtres de Notre-Dame. Mais s'il a le goût des livres, il rêve surtout d'exploits chevaleresques. Pour son dixième anniversaire, il a demandé qu'on lui offre un destrier.

Souverain au règne fugace, écrasé entre les deux personnalités immenses de son père, Philippe Auguste, et de son fils, Saint Louis, Louis VIII demeure l'une des figures les moins bien connues de l'Histoire de France, oublié par la postérité, monarque secret, malaisé à décrypter. Si l'union de Louis et de Blanche se révélera une réussite, elle n'est pourtant fondée ni sur l'amour ni sur l'inclination. Au reste, ce type d'épousailles d'enfants va à rencontre de la conception renouvelée du mariage qui se dessine depuis le XI^e siècle. La réforme grégorienne, la renaissance du droit romain et de la philosophie, la création d'une science canonique et de la scolastique, tous ces éléments tendent à faire du consentement mutuel le fondement de l'union indissoluble entre l'homme et la femme. Hugues de Saint-Victor, disparu en 1141, est le premier à exposer une doctrine cohérente du mariage. Il y discerne les règles d'un pacte conjugal, conclu « de façon unique et singulière, dans l'amour partagé ». Une société, où la femme est associée, et non point asservie, quoique subtilement inférieure à son mari, à l'exemple de la Vierge-Église du tympan des cathédrales, soumise au Christ, son époux mystique.

Dans cette perspective, l'accord des parents, le paiement d'une dot, la bénédiction du prêtre ne sont que des conditions légales. L'union charnelle elle-même n'apparaît qu'accessoire. Le *vinculum caritatis* – le lien des cœurs – prime la *concupiscentia carnis* – la convoitise des sens. Hugues de Saint-Victor précise :

« Le consentement spontané et légitime par lequel l'homme et la femme se constituent débiteurs l'un de

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EUCN000668.N001
Dépôt légal : janvier 2015